



N° 16, 2022

RILUNE — Revue des littératures européennes

“La Belgique au prisme des langues :
bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction”

CATIA NANNONI
(UNIVERSITÉ DE BOLOGNE)

Introduction

Regards croisés sur la Belgique, ses langues et ses cultures

Pour citer cet article

Catia Nannoni, « Regards croisés sur la Belgique, ses langues et ses cultures », dans *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, (Catia Nannoni, dir.), 2022, p. I-IX, (version en ligne, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR Les textes ici présentés gravitent autour d'une thématique commune, qu'ils explorent sans avoir pour autant l'ambition de l'épuiser : la production littéraire francophone en Belgique envisagée sous l'angle des phénomènes d'autotraduction, traduction, bilinguisme et plurilinguisme, une ampleur de perspectives qui n'a rien de surprenant si l'on considère la nature multilingue et multiculturelle de ce pays. Toutes ces contributions incitent, implicitement ou explicitement, à se poser la question du lectorat d'arrivée envisagé pour des textes qui comportent des questionnements ouverts sur l'appartenance et l'identité.

Mots-clés : Belgique, bilinguisme, plurilinguisme, autotraduction, traduction.

EN The texts presented here concern a common theme, which they explore without having the ambition of exhausting it: the French-speaking literary production in Belgium considered from the angle of the phenomena of self-translation, translation, bilingualism and plurilingualism, a breadth of perspectives that is not surprising if one considers the multilingual and multicultural nature of this country. All these contributions present, implicitly or explicitly, the question of the intended target readership for texts that involve open issues of belonging and identity.

Keywords : Belgium, bilingualism, multilingualism, self-translation, translation.

CATIA NANNONI

Regards croisés sur la Belgique, ses langues et ses cultures

Les textes ici réunis gravitent autour d'une thématique vaste et foisonnante, qu'ils explorent sous divers angles, sans pour autant avoir aucunement l'ambition de l'épuiser : *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*.

Cette perspective appliquée à des études sur la production littéraire en Belgique n'a rien de surprenant si l'on considère la nature multilingue et multiculturelle – à maintes reprises soulignée par tous ceux qui s'y intéressent – de ce pays, où « langue, nation et littérature ne sont pas coextensives »¹, ce qui ne peut qu'alimenter des enjeux identitaires complexes et parfois inextricables.

En 2011 Lieven D'hulst et Reine Meylaerts affirmaient que « la réflexion sur les relations entre le plurilinguisme et la traduction littéraire n'en [était] qu'à ses débuts »², affichant un retard probablement dû à une idée périmée de la traduction comme rapport de substitution complète et univoque entre deux textes, deux langues et deux cultures. Cela s'applique non seulement au passage traductif proprement dit, mais concerne aussi l'appréhension de l'écriture et la lecture des textes plurilingues en soi, puisqu'ils se configurent comme des actes de « traduction continue », comme une sorte de « mise en abyme » de la traduction elle-même³. Car ces œuvres non seulement accueillent des insertions hétérolingues par rapport à la langue principale utilisée, mais elles peuvent aussi mettre en place des mécanismes d'explication ou de véritable traduction (dans le corps du texte ou dans le péritexte), faisant ainsi apparaître la figure du « narrateur-traducteur »⁴. Même quand elles n'affichent pas explicitement la présence de l'*autre* langue, ces œuvres peuvent être traversées par ce que Sherry Simon appelle des « effets de

¹ Przemysław Szczur, « Le narrateur-traducteur : avatars d'une figure. Sur l'exemple de *Sang mêlé* d'Albert Russo et *Racines et épines* d'Issa Aït Belize », dans Lise Gauvin et alii (dir.), *Penser le roman francophone*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 230. Rainier Grutman nous rappelle, ici même, que « les assises de l'identité belge n'étaient pas d'abord linguistiques au XIX^e siècle » (*infra*).

² Lieven D'hulst et Reine Meylaerts, « La traduction dans les cultures plurilingues/Translation in Multilingual Cultures : quelques réflexions sur le plurilinguisme en traductologie », dans Francis Mus et Karen Vandemeulebroucke (dir.), *La Traduction dans les cultures plurilingues*, Arras, Artois Presses Université, 2011, p. 8.

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ Voir Przemysław Szczur, art. cit., p. 224.

traduction »⁵, qui rappellent leur nature hybride et leur origine multiculturelle et montrent qu'une des langues continue de percer en filigrane à travers l'autre.

Les contributions présentes dans ce numéro abordent la question d'auteurs belges polyglottes ou en situation de contact de langues, de leur écriture bi- ou plurilingue, allant parfois jusqu'à considérer le passage à la traduction dans une autre langue. Nous avons décidé de les articuler selon une démarche progressive, en partant de celle de Rainier Grutman (« L'autotraduction *made in Belgium* : un bilan »), qui dresse un état des lieux de la question de l'autotraduction et du bilinguisme littéraire en Belgique (section I) et propose un vaste tour d'horizon des problématiques encore actuelles, suggérant des pistes de réflexion futures dans un domaine non encore complètement défriché⁶. Présentant trois décennies de recherches sur l'autotraduction (définie comme « une forme assez particulière de bilinguisme d'écriture ») pratiquée dans le Royaume, l'auteur en vient à formuler quelques constats qui pourront servir de base pour faire rebondir les recherches. D'abord, l'autotraduction belge a une forte dimension « endogène », à savoir intranationale plutôt qu'internationale, ce qui signifie qu'elle s'est développée à l'intérieur du pays, impliquant « des parlers territorialisés », tels que le français et le néerlandais. Les autotraducteurs belges ont tendance à être « sédentaires »⁷ et ne relèvent pas généralement d'un parcours de migration, à la différence de ce qui se passe dans d'autres contextes littéraires, européens et non, avec lesquels la comparaison esquissée est souvent éclairante. Le deuxième constat concerne le « caractère presque confidentiel de l'autotraduction en Belgique, pratique guère affichée et encore moins revendiquée », ce qui en fait « un phénomène non-endémique », loin, donc, d'être typique et constant dans le pays. Le troisième constat qui s'ensuit, c'est que l'autotraduction en Belgique n'a rien d'« exemplaire », n'étant rattachée à aucun nom ou titre célèbre et

⁵ Sherry Simon, « Hybridités culturelles, hybridités textuelles », dans François Laplantine et alii (dir.), *Récit et connaissance*, Lyon, P.U.L., 1988, p. 233. La chercheuse évoque « un vocabulaire disparate, une syntaxe inhabituelle, un dénuement déterritorialisant, des interférences linguistiques ou culturelles, une certaine ouverture ou faiblesse sur le plan de la maîtrise linguistique ou du tissu de références ».

⁶ Voir Catherine Gravet et Katrien Lievois, « La littérature belge en traduction : méthodes, pratiques et histoire », dans *Parallèles*, vol. 32, n° 1, *La Littérature francophone belge en traduction*, p. 9-10. À propos de l'autotraduction dans la littérature belge, les auteures rappellent que « peu de recherches traductologiques se sont penchées sur ce phénomène » et que « le champ d'investigation mérite qu'on s'en préoccupe plus avant ».

⁷ Selon la définition donnée par Grutman : « des écrivains nés et évoluant d'entrée de jeu dans une communauté bilingue, qui ne doivent aucunement partir [...] pour être confrontés à la différence linguistique » (Rainier Grutman, « Francophonie et autotraduction », *Interfrancophonies*, n° 6, 2015, p. 11).

n'ayant pratiquement pas eu de poids sur la carrière des écrivains qui l'ont pratiquée (par ailleurs, souvent de manière occasionnelle).

Creusant les raisons possibles de cette situation, Grutman pointe « les limites du bilinguisme belge » en ce qui concerne l'application au domaine littéraire, traditionnellement dominé par la seule langue française, dotée d'un capital symbolique, au sens bourdieusien, plus considérable que le flamand ou le néerlandais. C'est cette diglossie qui donna l'essor à un phénomène beaucoup plus répandu que le bilinguisme d'écriture, à savoir le « translinguisme », l'écriture « exophone », « en langue apprise, non maternelle ».

La section I se complète par l'article « Émilie Noulet et Josep Carner : un couple plurilingue et translingue », où Laurence Boudart nous invite à la redécouverte de ce couple formé d'une critique littéraire et académicienne belge et d'un écrivain catalan qui avait fui le régime franquiste en s'exilant à Bruxelles. Si Carner fait figure d'un des rares « autotraducteurs migratoires » en territoire belge, comme l'a constaté Grutman dans son étude mentionnée ci-dessus, c'est notamment dans l'ampleur de ses activités multilingues et interculturelles qu'il est abordé dans l'article de Boudart, qui montre comment la collaboration avec son épouse aboutit à faire connaître dans l'espace francophone non seulement sa propre poésie, mais également d'autres œuvres des littératures catalane et hispanophone. En retraçant le parcours de deux époux, qui furent directeurs d'une revue littéraire internationale, enseignants universitaires et conférenciers, inlassablement impliqués dans l'activité traductive (ils se sont entretraduits, ont traduit d'autres auteurs et, on l'a dit, Carner s'est aussi essayé à l'autotraduction), Boudart évoque un réseau d'échanges culturels d'une très grande vivacité, qu'elle considère favorisés par le contexte belge, de tout temps caractérisé par une remarquable perméabilité envers les influences venant de l'extérieur. L'auteure souligne que le fonds d'Émilie Noulet conservé aux Archives & Musée de la Littérature de Bruxelles témoigne de ce travail mené dans au moins trois langues – français, catalan et espagnol –, ce qui ouvre des pistes de recherche porteuses, entre autres pour un approfondissement dans la perspective fort actuelle de la génétique de la traduction⁸.

C'est le volet du bilinguisme endogène, intra-belge, qui est abordé dans la section II, d'abord par le biais de deux cas d'étude concernant des

⁸ Pour avoir un aperçu de ce domaine traductologique, voir Fabienne Durand-Bogaert (dir.), *Traduire, Genesis*, n° 38, 2014, <https://doi.org/10.4000/genesis.992> [dernière consultation : 25/10/2022] ; Anthony Cordingley et Chiara Montini (dir.), *Towards a Genetics of Translation. Linguistica Antverpiensia*, vol. 14, 2015, <https://doi.org/10.52034/lanstts.v14i0> [dernière consultation : 25/10/2022] ; Geneviève Henrot Sostero (dir.), *Archéologie(s) de la traduction*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

auteures qui ont fait le choix d'écrire en français, tout en étant néerlandophones. L'article de Catherine Gravet et Katrien Lievois (« Présence de l'*autre* langue chez Marie Gevers et Caroline De Mulder ») compare les modalités, les fonctions et les effets de lecture de l'introduction du flamand et du néerlandais chez deux écrivaines nées à distance de presque un siècle, d'un côté Marie Gevers, romancière bien connue des spécialistes de littérature belge, dont sont pris en compte *Madame Orpha ou la Sérénade de mai* (1933) et *La Comtesse des digues* (1931), et de l'autre l'écrivaine contemporaine Caroline De Mulder, dont les chercheuses étudient le roman *Calcaire* (2017), traversé par des préoccupations écologiques on ne peut plus actuelles. Leur analyse, étayée par plusieurs exemples, révèle que la description fournie par Gevers reflète l'environnement diglossique flamand du début du XX^e siècle du point de vue d'une bourgeoise francophone de Flandre, ne correspondant pas à une représentation sociolinguistique fiable et parfois se réduisant à un effet de couleur locale. En revanche, chez De Mulder, l'alternance des langues et des registres a pour objet d'évoquer les lieux et les contextes où se déroule l'histoire racontée, ainsi que de caractériser certains personnages, dans une technique d'écriture qui s'apparente au *sampling* en musique. Dans les deux cas, l'étude de Gravet et Lievois montre comment l'*autre* langue est insérée dans le texte, accompagnée ou non de traductions ou d'explications qui contribuent à véhiculer une certaine vision de l'idiome convoqué et à forger un certain portrait du lecteur d'arrivée envisagé.

Dans l'article de Laurence Pieropan (« Le translinguisme dans l'œuvre de Marie Gevers : stratégies et éthique de la traductrice dans *La Signora Orpha* »), il est encore question de Marie Gevers, écrivaine belge emblématique, d'une certaine manière, de la situation linguistique et culturelle de son époque et du bilinguisme endogène mentionné plus haut, qui lui permet de traduire en français des ouvrages littéraires d'expression néerlandophone, sans toutefois l'amener vers l'autotraduction. Comme en témoigne le fait que trois articles ici réunis portent sur sa production (en établissant parfois d'intéressantes passerelles entre eux), les œuvres de Gevers offrent un matériel précieux pour avoir un aperçu des relations – réalistes ou ressenties – entre les langues et les patois parlés, et pour réfléchir sur la perspective épilinguistique qui y est associée. Si plusieurs romans sont mentionnés (*La Comtesse des digues*, *Madame Orpha*, *La Ligne de vie*, *Paix sur les champs*, *Château de l'Ouest*), c'est sur la traduction italienne d'une œuvre en particulier – *La Signora Orpha o La serenata di maggio* – que se concentre l'étude de Pieropan, investiguant le système d'équivalences mis en place par la traductrice, Licia Reggiani. Celle-ci, universitaire et spécialiste de littérature belge (ainsi qu'auteure

d'une des contributions comprises dans ce numéro), a adopté des stratégies traductives qui, aux dires de Pieropan, visent le même lecteur implicite que celui envisagé par Gevers, l'obligeant à « sortir de [sa] zone de confort linguistique » (un trait commun à la plupart des textes bi- ou plurilingues cités dans les articles ici réunis), tout en oblitérant souvent la composition hétérolingue de l'original, sur la base d'un critère de représentation plus qualitatif que quantitatif.

Le rôle de l'*autre* langue chez des écrivains belges d'expression francophone est étudié également dans la contribution de Thérèse Manconi, « Questionnements sur la transidentité appliquée à trois auteurs belges de langue française : Courouble, Gevers, Muno ». Dans le sillage d'études qui se sont occupées d'écrivains translingues, l'auteure propose d'appliquer le concept de « transidentité » en dépassant le critère sexuel qui y est normalement associé dans les *gender studies*, pour cerner l'identité de l'écrivain qui a choisi comme outil de travail une langue distincte de sa langue maternelle, comme il n'est pas rare d'observer pour des auteurs vivant dans des contextes de pluralisme linguistique et culturel. Si, *stricto sensu*, la définition d'auteur flamand d'expression francophone ne s'applique qu'à Marie Gevers – Léopold Courouble et Jean Muno étant francophones par tradition familiale et pour avoir été scolarisés en français –, selon Manconi ils peuvent tous les trois être envisagés et lus sous la même perspective, car ces trois profils différents, appartenant à trois époques distinctes, partagent des stratégies discursives similaires. À travers de nombreux exemples tirés de leurs œuvres principales, Manconi montre comment le recours à l'autre langue s'inscrit dans leurs textes et comment l'affleurement de cette altérité est pris en compte dans la présentation de ces auteurs à l'intérieur de quelques ouvrages de référence appartenant au domaine de la critique et de l'analyse littéraire produites en Belgique.

La section III comprend des études sur des cas de bilinguisme ou plurilinguisme « exogène », à savoir comportant l'intervention d'idiomes pour ainsi dire extra-territoriaux, convoqués dans l'écriture par la biographie personnelle de l'écrivain, parfois en étroit lien avec l'Histoire, ou en raison d'exigences dictées par la diégèse. La contribution de Marc Quaghebeur, « Kalisky et le plurilinguisme », puise à tous ces canaux à la fois, puisque le dramaturge dont il est question – qui se sent à la fois belge, juif et européen – est profondément conscient de l'importance et de la complexité de la coexistence des langues et des identités et qu'il transpose ces enjeux dans ses travaux à partir de suggestions diverses. Bien que le théâtre se prête moins aisément que d'autres genres à la représentation de la variété linguistique pour des raisons liées notamment à sa réception, qui ne doit pas en être perturbée, l'auteur nous montre comment Kalisky

a abordé ce défi dans plusieurs textes, en introduisant le portugais, le néerlandais et l'italien dans *Charles le Téméraire ou l'autopsie d'un prince* (scénario filmique qui fut théâtralisé) ; le yiddisch et l'allemand, entre autres, dans *Europa*, pièce centrée sur l'Holocauste (dont furent victimes des membres de la famille Kalisky) et sur la fin de l'humanisme européen qui en a découlé ; encore l'allemand dans *Falsch*, pièce intitulée d'après le nom de la famille protagoniste, juive et berlinoise, dispersée à cause du nazisme, et enfin l'anglais des émigrants juifs en Amérique dans *Dave au bord de mer*, pièce consacrée à l'Israël contemporain.

L'allemand s'invite également dans l'œuvre analysée par Michele Morselli dans son article « La "belgité" du lecteur de *La Question humaine* de François Emmanuel », où cette langue retrouve le rôle dysphorique d'idiome lié à l'occupation nazie et à la Shoah. Morselli évoque l'effet de lecture provoqué par ces intrusions allophones, qui engagent le public dans le même procédé hallucinatoire dont sont victimes les personnages, amenés à superposer le langage de la communication d'entreprise à celui employé dans un rapport d'extermination des SS. Ce recours au bilinguisme français-allemand, rappelant une mémoire historique douloureuse et un sujet encore clivant de nos jours, est interprété par l'auteur comme une invitation aux lecteurs belges francophones à dissocier l'Autre linguistique de l'Autre historique, en activant une « belgité » entendue comme « une capacité interprétative spécifique d'un certain lectorat, homogène quant à la langue et la culture ». Cela est d'autant plus nécessaire que l'autre langue est devenue, depuis plus d'un demi-siècle, la troisième langue officielle de la Belgique, ce qui demande une approche dépassionnée pour considérer comme définitif ce passage du statut de langue exogène, voire ennemie, au statut endogène de langue nationale. Une allusion aux nombreuses traductions interlinguistiques qu'a connues *La Question humaine* laisse entrevoir un volet qu'il serait intéressant d'approfondir, notamment en relation à la restitution de ce roman dans des langues-cultures d'arrivée qui ont également expérimenté, *mutatis mutandis*, l'Occupation nazie, ou, à plus forte raison, par rapport à la traduction allemande du roman et à la façon dont elle a relevé le défi d'exprimer l'altérité linguistique inhérente au roman.

L'enjeu de l'exportation des textes plurilingues, dont l'article de Pieropan nous donne déjà une première illustration dans la section II, prend de l'ampleur dans les articles restants dans la section III, tous axés sur la présence de langues non-territorialisées dans des œuvres rédigées en français par des auteurs ayant des liens directs ou indirects avec l'immigration. On peut les faire rentrer dans la catégorie des « nouveaux belges » proposée par Gravet et Lievois, regroupant des écrivains qui « sont apparus dans le paysage littéraire en intégrant de multiples réalités

nouvelles, dans leurs thématiques comme dans leur stylistique »⁹. C'est le cas de l'italo-belge Carmelina Carracillo, dont l'ouvrage le plus connu est l'objet de la contribution de Catia Nannoni (« Le défi de la communication interculturelle : atelier de traduction à partir de *L'Italienne* de Carmelina Carracillo »). Il s'agit d'un roman exemplaire de la « Rital-littérature » en raison de son sujet, puisé dans le quotidien d'une cellule de l'immigration italienne en Wallonie, et d'une rédaction qui jongle entre le français de la narration, l'italien standard et le dialecte de la région d'origine de la communauté représentée, le molisan. Nannoni cherche à démontrer que cette orchestration multilingue, scrupuleusement assortie de traductions ou d'explications en français au bénéfice du lectorat belge francophone, correspond au dessein de la romancière de montrer la faisabilité, voire la richesse d'une communication interculturelle entre les nouveaux arrivés et l'univers d'accueil. L'auteure de l'article enchaîne sur une expérience didactique centrée sur la traduction en italien de ce roman, que ses caractéristiques de forme et de contenu rendent particulièrement apte à l'exploitation en milieu universitaire. Les quelques remarques portant sur des aspects de la sociologie de la traduction qui clôturent cette étude nous amènent à nous interroger sur le destin du courant littéraire auquel appartient *L'Italienne*, courant qui demeure méconnu à l'étranger, même en Italie, où les formes d'exportation (dont des traductions) restent très rares, malgré son potentiel pour interpeller le public péninsulaire. Ce domaine semble rentrer dans l'un des chantiers ouverts au sein de la recherche traductologique concernant la fortune internationale des lettres belges francophones en général, celui que Gravet et Lievois définissent « la problématique de l'échec »¹⁰ constaté pour certains auteurs, parfois de manière inexplicable. De son côté, Grutman invite à creuser la piste de la littérature migrante, entre autres italienne, pour éventuellement implémenter son inventaire d'autotraducteurs belges (*infra*).

La contribution successive, signée par Benedetta De Bonis, « “Mais vraie, pouvais-je encore l'être ?” Plurilinguisme et enjeux identitaires dans la traduction italienne de *Véra* de Jean-Pierre Orban », relance en partie la question de la Rital-littérature (cet écrivain belge figurant dans l'anthologie qu'Anne Morelli a consacrée à cette production)¹¹, mais surtout celle de l'éclatement et de la quête identitaires qui se manifestent sur la page par la multiplication des langues. Le roman sur lequel se penche De Bonis, *Véra*, reproduit ces questionnements à travers l'histoire

⁹ Catherine Gravet et Katrien Lievois, « La littérature belge en traduction », art. cit., p. 15.

¹⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹¹ Voir Anne Morelli, *Rital-littérature. Anthologie de la littérature des Italiens de Belgique*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, 1996.

d'une jeune fille d'origine italienne vivant à Londres dans les années 1930 : les langues présentes – le français de la narration, qui est aussi thématiqué dans le roman comme langue d'élection de Vera, le dialecte romagnol utilisé par sa mère, l'italien parlé à la maison, l'anglais de l'extérieur – deviennent des instruments d'intégration ou vice versa d'exclusion et se chargent d'une symbolique puissante pour comprendre les rapports et les tensions entre les personnages, dans une configuration qui renvoie, aux dires de l'auteure, à une projection des dilemmes identitaires vécus par les Belges. De Bonis étudie ce mécanisme complexe dans la traduction parue en Italie peu après l'original, révélant aussi d'intéressantes négociations qui ont eu lieu entre la traductrice, Micol Bertolazzi, et Jean-Pierre Orban à propos de certains aspects non secondaires de ce travail (notamment la gestion de la dimension intertextuelle du roman, qui comporte des citations de sources italiennes).

Ce numéro se clôt avec l'étude de Licia Reggiani intitulée « Interstices : l'imaginaire plurilingue de l'écrivain congolais In Koli Jean Bofane », auteur qui s'est installé en Belgique, où il a développé sa carrière littéraire. Chez Bofane – qui s'est défini « ni Wallon, ni Flamand », « l'écrivain belge par excellence, le plus pur, sans aucune nuance » – on retrouve une conscience aiguë des problématiques identitaires et de leurs résonances au niveau linguistique, accompagnée d'un regard ironique qui est la marque stylistique de l'auteur. Cet article aborde en particulier le roman, campé dans la patrie natale de Bofane, *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, qui offre un modèle kaléidoscopique d'hétérogénéité langagière, où les langues (le français standard avec quelques variétés locales, l'anglais, le chinois, des langues africaines) s'alternent pour répondre à une poétique conçue sous le signe de « la postcolonialité littéraire », qui dément et refuse une vision du monde ethnocentrique, repliée sur des monocultures et des monolagues, revendiquant en revanche une dimension décentrée qui s'inscrit sans cesse sur la page. Reggiani exemplifie les procédés mis en œuvre par l'écrivain pour régler (ou pas) ces injections hétérolingues dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, évoquant par endroits également les solutions adoptées dans la traduction italienne, dont une étude plus poussée s'annonce décidément prometteuse au vu des enjeux présents dans l'original et dans son transfert interlinguistique et interculturel. Ce dernier constat s'applique d'ailleurs à toute œuvre qui thématise des macrophénomènes comme l'immigration et le multiculturalisme, et incorpore donc la diversité, l'instabilité et l'hybridité des idiomes, mettant à mal une représentation duale, désormais dépassée, du processus traductif telle qu'elle est traditionnellement véhiculée, comme nous l'évoquions plus haut.

Nous concluons par quelques réflexions sur un aspect qui s'impose à l'attention dans les études ici réunies, la réception de l'écriture bi- ou plurilingue, quel que soit son contexte d'origine et que ce soit au premier degré (l'original) ou au deuxième (la traduction). Ce type de textes est exigeant, suppose un lecteur ouvert et curieux, de plus en plus compétent, qui supporte, pour ainsi dire, et valorise la coprésence des langues, en suivant l'auteur dans son « balancement » entre les cultures¹². Le public serait le « véritable bénéficiaire de l'écriture plurilingue : confronté à son tour à la langue étrangère, il entrevoit les réalités socio-culturelles du déracinement, saisit la dimension esthétique des procédés liés à l'écriture et l'aventure ludique offerte entre les langues »¹³. Si la fabrique du texte plurilingue comporte, et souvent met en scène, des mécanismes traductifs, le lecteur est appelé à son tour à participer à ce processus dynamique de signification, sans cesse réinventé, lequel est à repenser et à recadrer dans le passage à une autre langue et à un autre lectorat.

Se faisant un miroir du contexte socio-historique représenté et de son évolution, l'écriture multilingue peut fonctionner comme un facteur d'inclusion et de visibilité des voix minorisées et, par là, comme un instrument de revendication identitaire ou pluri-identitaire, en signalant un refus des identités closes dont Kalisky a dénoncé les ravages idéologiques. L'entrecroisement des langues et cultures dessine des configurations susceptibles d'ébranler nos certitudes, sollicitant l'attention et la réponse du lectorat sur des enjeux cruciaux dans nos sociétés contemporaines, dont la portée va bien au-delà de la page littéraire¹⁴.

Catia Nannoni
(Université de Bologne)

¹² Voir Muriel Zeender Berset, *Écrire entre les langues. Littérature romande et identités plurielles*, Genève, Slatkine, 2010, p. 316.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Nous tenons à remercier vivement Thérèse Manconi, enseignante de Français langue étrangère à l'Université de Bologne, pour sa collaboration active à la réalisation de chaque étape de ce projet concernant *La Belgique au prisme des langues* et pour la relecture attentive des articles qui figurent dans ce numéro.